

## « L'Eau »<sup>1</sup>

Une nouvelle d'Anna Bénassy  
Présentation Geneviève Laleuf

**O**DETTE RIOU, en littérature Anna Bénassy, est notre doyenne des lettres. Agrégée d'anglais, elle a fait une carrière de professeur de lycée, notamment à Bordeaux et Marseille, avant de se fixer définitivement à Limoges, près de ses racines familiales corréziennes et creusoises tout à la fois.

Mariée à un officier de marine marchande, elle a élevé quatre enfants, et n'a pu qu'après sa retraite se consacrer à l'écriture, projet ancien maintes fois ajourné.

Depuis, elle vit à Limoges, parfois en Creuse où l'attire une maison de famille : paysage vert, présence et bruit de l'eau partout, comme dans la nouvelle qui porte ce nom.

Une bonne dizaine de livres ont été publiés, par des éditeurs limousins. De *Jean Thévenin* à *Vivre cent ans*, récits, nouvelles, romans, souvenirs et poèmes se sont succédé, au gré de la fantaisie : œuvres variées à travers lesquelles se poursuit une quête du bonheur, toujours déçue, toujours recommencée. *Et le bonheur était si près...* comme si l'objet désiré, une fois saisi – ou frôlé – échappait, noyé dans le flot ininterrompu de la vie quotidienne. L'eau, qui vous enveloppe et vous emporte, est un symbole de cet écoulement indéfini du temps. Un drame secret se joue, suggéré plutôt que conté, voilé de flou et de

1. Tiré du recueil de 13 nouvelles, *Et le bonheur était si près...* (Éditions Flanant) dont le cadre est la Creuse; eaux coulant en abondance, horizons voilés de bleu (le bleu creusois). « L'Eau » est la première de ces nouvelles.

mystère. Comme si toute vie humaine était destinée à rester inachevée, sans que disparaisse jamais le vieux désir, l'espoir, de rencontrer le vrai bonheur.

Anna Bénassy, qui a beaucoup voyagé, se défend d'être « régionaliste ». Et pourtant, elle fait revivre souvent, dans ses paysages voilés de brume bleue et sa vie quotidienne, un Limousin ancestral, à la fois vécu et rêvé.

Aujourd'hui, dans sa 103<sup>e</sup> année, elle continue à lire (beaucoup), et à écrire (un peu moins mais encore). Écrire, n'est-ce pas lutter contre l'effritement, par le temps et l'usure, de ce qu'on a aimé ? « Écrire, oui, écrire. Donner à ces instants précieux qui jalonnent toute vie une sorte de pérennité » (*Vivre cent ans*, p. 10).

### « L'Eau »

Texte intégral d'Anna Bénassy

**U**N AUTRE soir, Angèle. Un autre soir assombrit la rivière. Déjà, il confond les feuillages. Et tu es toujours là. Tu le sais bien, pourtant, le serein est mauvais. Tu n'es plus jeune, Angèle. Le banc est dur et tes genoux gémissent. Et comme elle est lourde, ta main ! Vas-tu reprendre le battoir, faire rejaillir la mousse, battre encore le linge sur la pierre ? Dans la châtaigneraie, la nuit vient vite ; elle va te surprendre. Et le chemin est roide qui remonte au village... Il est temps de charger ton panier.

Mais tu rêves ? Quelle est donc cette image qui emplît ton regard ? Pourquoi cette ombre de sourire dans tes yeux, sur tes lèvres ? Une enfant ? Mais, celle que tu revois, rien ne pourrait la faire revivre !



Elle a seize ans, et c'est déjà un soir pareil, et les mêmes gestes à faire.

— Laissez, mère, je vais aller rincer le linge à la rivière. Donnez-moi le panier.

— Ne tarde pas, petite. Le soleil est déjà bas. Auras-tu le temps de remonter avant la nuit ?

— N'ayez crainte, mère, je ferai vite.

C'est sans hâte pourtant qu'elle s'engage sur le sentier pierreux qui coupe la route et, entre les genêts, dévale vers la rivière. Il ne faut pas devancer l'heure. C'est seulement après le coucher du soleil que les journaliers quittent la ferme de la vallée. Elle a même peur, Angèle, d'être allée trop vite, elle, si vive, qui ne peut s'empêcher de sauter de roche en roche, le panier au bras, puis qui dérape et rit, et agrippe un genêt pour se retenir sur la pente.

Déjà le pont, la berge sous les châtaigniers, les grandes pierres obliques des lavandières.

L'eau savonneuse est blanche et se mêle à l'eau brune, qui court sous les arches de pierre.

On dirait qu'elle joue, Angèle, quand elle fait retomber son battoir et s'éclabousse. Qui la devinerait si attentive, toute à son désir, toute tendue vers ce qu'elle espère ? Distinct des rumeurs de la rivière, remous des eaux entre les roches et les îles, un bruit de pas se précise et s'approche.

Elle sait, l'enfantine laveuse, qui, là-haut, fait crisser le gravier de la route. Point n'est besoin de lever les yeux. Elle sait qui s'assoit sur le parapet, les jambes au-dessus du courant.

Toute la joie du soir est dans ces minutes où rien n'est dit, où rien n'offusque la présence. Elle voudrait, la jeune fille, retarder à l'infini l'instant qui viendra rompre la parfaite et silencieuse entente.

Elle tressaille, quand elle entend la voix de Germain :

— Tu en as pour longtemps, Angèle ?

– Les chemises du père, et j'ai fini.

– Je t'attends.

Plus rien à dire après ces derniers mots, par lesquels ils sont merveilleusement liés. Et comme tout paraît simple, maintenant!

Le panier, posé contre la mousse, est tout humide. Sur les éclisses rugueuses, Angèle étale un épais torchon de chanvre; puis, sans hâte, elle empile le linge soigneusement essoré.

Germain a descendu le raidillon jusqu'à la berge.

– Ton banc, Angèle, tu le laisses?

– Tu sais, sous la fougère.

Germain saisit le banc et le battoir, les place au pied de la culée.

– Le panier, je le porterai seul.

– Non, Germain, la mère m'en voudrait!

Tendre mensonge. Mais, n'a-t-elle pas compris, Angèle, que si son ami se charge du panier, ils auront trop tôt, beaucoup trop tôt, atteint le village?

Non, ils iront du même pas, unis par ce fardeau entre eux. De temps à autre ils feront halte; le chant de la rivière montera jusqu'à eux; toutes les voix du soir, ils les entendront comme en rêve.

Le village. La maison sur la place, où mère attend.

– Tu n'as pas eu peur, petite? Il fait déjà bien noir!

– Non, Germain m'a aidée.

Un sourire sur les lèvres sérieuses, peut-être la pensée d'un lendemain heureux.

\*

\* \*

Tu n'es plus jeune, Angèle. Tu frissonnes. Le soir est traître au bord de la rivière. Prends ton panier. Il n'est que temps de rentrer au village.

Qu'il est abrupt le sentier! Et qu'ils sont lourds, les souvenirs qu'il faut toujours porter!



La chaumière étrange, sur la berge ; si petite, et si pauvre ! Mais vous vouliez vivre isolés, Germain et toi, et vous aimiez, près de la porte ouverte, cette roche lavée sans fin, brune et polie comme une épaule.

Que de fois, assis sur le seuil, vous restiez sans parole, le regard perdu vers le fond d'or de la rivière, les galets de silex usés par le courant, le sable sinueux où dorment les chevesnes.

Le travail de Germain vous suffisait. Tu étais la ménagère rieuse qui savait empeser les rideaux, balayer l'âtre, entasser le bois sous l'auvent, porter l'eau précieuse depuis la source. Et tu avais aussi ta place, là-bas, entre les lavandières.

Tu savais ne pas toujours rêver. Tout était préparé lorsque Sylvain est né.

Des hommes du village sont partis travailler en ville. Germain les a suivis. L'argent manquait un peu, maintenant, à la maison.

Tu as beaucoup peiné. Tu te levais très tôt pour aider dans les métairies.

Germain revenait de temps à autre, de moins en moins. Il t'écrivait. Un jour, il a cessé d'écrire.

Tu as élevé Sylvain. L'école. Les jeux d'enfants sur la rivière. Tu t'effrayais de le voir grandir, si vite.

Puis, à son tour, il a voulu partir.



Tu es seule maintenant, Angèle. Tu habites sur la place, la maison que t'a léguée ta mère. Et tu as un peu peur quand tu rentres tard, comme ce soir. Cette clé, que tu crains toujours d'avoir perdue, elle est dans la poche de ton tablier de laveuse. Prends-la. Ouvre la porte.

Elle est très sombre, la pauvre boutique où toi aussi, comme ta mère, tu vends ce dont on a besoin à la campagne : du fil à coudre, un peu d'épicerie, des galoches, des flacons de parfum pour les filles, et ces couronnes en perles de verre, que l'on met encore sur les tombes.

Sur le comptoir ciré, quelques miches de pain sont restées entassées ; et le balancier de la grande horloge va et vient, régulier.

Bientôt, sagement économe, tu iras te coucher sans lumière.



On dit qu'elle a un peu perdu la tête, Angèle. Elle va maintenant sur les chemins, enfermée en elle-même, et se parle tout bas, sans rien voir.

Que fait-elle en ce jour de décembre, où le soleil est déjà si doux, tandis qu'un peu de neige demeure sur les versants qui regardent le nord ?

La voici qui traverse la roselière, vers l'étang. Ces touffes de joncs, comme elles sont molles, comme elles s'écrasent, sous les sabots ! Quelques heures de dégel, avant la froidure de la nuit.

Sur l'étang, en pleine ombre, la neige s'étale encore, si blanche.

Prends garde, Angèle ! Elle est bien mince, la glace noire que traversent les pointes de roseaux, là où le vent a rebroussé la neige. Mais tu avances toujours, prisonnière de ton rêve, vers ce qui est intact, bondé de joie, comme l'enfance.

Je t'entends qui murmures : « Il me disait, quand nous avons quinze ans : Près de l'étang, je t'attendrai. »